



*Petit Courrier des Dames.*  
Rue Meslée N° 25.

*Robe de barège chinée garnie de biais plissés, et rouleaux de satin. Chapeau en paille de riz orné d'hermines. Écharpe de barège cachemire.*

PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois ..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

LA jeune Amélie vient de se marier; sa grand'mère qui habite la campagne depuis cinquante ans (elle en a près de quatre-vingts), n'a pu se déplacer pour venir assister au mariage de sa petite-fille. Pour se consoler de la privation que vient de lui imposer sa vieillesse, elle conçoit le projet de rassembler à sa terre le cortège brillant de la noce; elle se faisait une double fête de cette réunion: elle était d'abord enchantée de célébrer l'époque qui venait de fixer d'une manière

heureuse la destinée de l'aimable Amélie; puis elle se promettait un grand plaisir à observer la différence qu'un aussi long laps de tems avait dû nécessairement apporter dans le ton, les manières et les modes des gens du grand monde; car la bonne vieille dame vivait très-retirée dans sa terre. Elle avait éprouvé les hommes et s'était persuadée qu'en ne se rapprochant d'eux que le moins possible, jamais pour en attendre un service, mais seulement pour leur être utile quand l'occasion s'en présenterait, elle pourrait voir arriver tranquillement le terme de sa vie, sans avoir à craindre ou à se méfier de la race humaine; et pourtant, dans cette solitude, jamais l'ennui ne trouva place pour venir siéger à côté d'elle dans son grand fauteuil à bras. La bienfaisance qu'elle exerçait sur les infortunés dont elle soulageait la misère, et la société du vénérable pasteur du hameau voisin, satisfaisaient aux besoins de son cœur et à ses plaisirs. Le soin de distribuer elle-même ses charitables dons, occupait ses matinées, et le soir le *cent de piquet* et la conversation pleine de sens et de naïveté du bon curé, terminaient agréablement le reste de sa journée.

Mardi dernier était le jour fixé pour la grande réunion qui devait avoir lieu chez elle; dès le matin elle déploya sa plus belle robe; elle souriait en elle-même à l'idée de l'antiquité de la toilette qu'elle allait adopter; mais quel fut son étonnement, lorsqu'après les premiers complimens d'usage, parcourant des yeux un cercle de femmes élégantes, elle vit que sa toilette était presque en harmonie avec celles de toutes les jeunes beautés qui l'entouraient.

Eh quoi! depuis cinquante ans la mode n'a donc point changé, s'écria-t-elle! Quoi des étoffes et des rubans chinés! des robes brochées! deux ou trois rangs de petits falbalas garnissant le bas des jupons! Que le ciel soit béni! si les goûts ont acquis un tel degré de fixité; le caprice, la légèreté et l'inconstance ne sont donc plus les divinités que les Français adorent. Alors je vais quitter ma retraite; je veux retourner parmi les hommes; car leur esprit ayant subi une aussi étonnante amélioration, leur caractère a dû se ressentir aussi de cet heureux changement; sans doute ils sont devenus francs, loyaux, fideles, désintéressés.....

Oui, je le répète, je veux retourner dans le monde; je veux aller contempler toutes ces nobles vertus... La vieillesse

est lavarde; noire bonne octogénaire allait continuer à se livrer à l'enthousiasme que lui inspirait la stabilité de nos goûts qui, d'après elle, devenait une conséquence de la stabilité qu'elle attribuait à nos modes, lorsque sa petite-fille vint calmer son heureuse exaltation, en lui apprenant que toutes ces jolies étoffes, dont elle admirait l'antiquité, venaient de réparaître et d'être offertes comme nouveautés, depuis huit jours seulement; mais qu'au lieu de ces épais tissus dont on formait les robes dans le dix-huitième siècle, des barrèges légers, des soies moëlleuses, étaient les fonds sur lesquels on voyait ces jolis dessins brochés et chinés qui venaient de faire naître l'admiration de la bonne vieille grand-mère d'Amélie.

Rien, en effet, de plus joli et de plus nouveau que les barrèges brochés et chinés que l'on voit depuis quelques jours dans nos grands magasins: quelques-uns sont roses, brochés et chinés en soie blanche; d'autres fond oreille d'ourse, brochés en soie bleue ou jaune, et d'autres encore chinés Emma sur Emma, tourterelle sur tourterelle.

Les robes de mousseline de couleur se garnissent de quatre volans; chaque volant est bordé avec une gance plate de la couleur la plus saillante dans la robe.

Les corsages se font toujours soit en blouse, soit à la vierge, soit en corbeille. Toutes les robes en blouse n'ont pour garniture que quatre à cinq biais, et le corsage de celles en mousseline blanche se termine vers le haut (à partir du milieu de la gorge), par cinq ou six petites coulisses rondes, dans le milieu desquelles on place un entre-deux en broderies.

On voit depuis quelques jours une quantité de chapeaux en gaze blanche; quelques-uns n'ont pour tout ornement qu'un gros nœud de gaze, formé en ailes de moulin; sur le milieu de ce nœud est posé à plat un large ruban en gaze chinée ou en gaze rayée et ornée de petits épis en soie, formant une guirlande sur les bords. D'autres chapeaux en gaze ont une grosse touffe d'herbe, entremêlée de petites fleurs des champs.

Les bonnets en blonde sont couverts, sur le devant, d'une quantité de petites fleurs détachées. Les bonnets du matin, en fond point et dentelle, ont un gros nœud sur le devant.

## SINGULIÈRE GUÉRISON.

UN homme, atteint d'une maladie mortelle, vient d'être guéri d'une manière qui mérite d'être connue. Les morts lui ont rendu la vie ! M. de....., ruiné par son émigration, oublié dans la distribution des indemnités accordées pour cette cause, tombe dans le spleen. Découragé, se plaignant de l'injustice des hommes, il maigrit à vue d'œil, ne mange plus, ne boit plus, ne vit pas..... ; car ce n'est pas vivre que de respirer seulement. Ses amis rassemblent d'habiles médecins ; tous sont consultés ; tous s'accordent cette fois. *Le malade et le spleen* : telle est leur déclaration. Tous prescrivent de fréquentes promenades en voiture. Désastreuse ordonnance pour un piéton à qui la fortune a tourné le dos, et qui même aurait souvent manqué de dîner, si, par une dérisoire compensation, le dégoût et l'absence de tout appétit, n'avaient mis en rapport avec ses besoins, les moyens de les satisfaire.

Rêveur, chagrin, mélancolique, il sort de chez lui sans projet, et se traîne sans savoir où il va ; un embarras de voitures le tire de ses méditations. Un homme, vêtu de noir ; ayant une touffe de rubans sur l'épaule, ouvre une portière et l'invite à monter. Il trouve plus facile de le faire que de demander des explications. Le voilà bien assis dans une bonne berline : d'autres personnes se placent à côté ou vis à vis de lui. On ne dit mot ; il n'est point connu, il ne connaît personne ; il regarde ce qui se passe et voit qu'il fait partie du cortège d'un enterrement, mais de la manière la plus tolérable, quand on est obligé de se trouver à de pareilles cérémonies. D'un pas grave et lent, des chevaux gras et frais, le voient au cimetière du Père la Chaise. Au retour on le conduit chez lui au grand trot ; c'est l'allure des chevaux de convois quand ils laissent derrière eux ce dernier asyle de la vanité. M. de \*\* se sent plus à l'aise : cette course lui a fait du bien. Le lendemain il passait sur la place St.-Sulpice, où l'on présentait, avant de le mener à son dernier gîte, un noble pair. Il se place dans une file ; il était en noir ; la pâleur de son teint, sa maigreur, son costume, son air triste, son regard morne, font croire qu'il regrette amèrement le défunt : on prend part à sa peine, et avec recueillement on le fait monter dans une

des principales voitures de deuil. Bonne course, moins pour l'allée que pour la venue, parce qu'il était toujours bien secoué pour le retour. Croirait-on que pendant quinze mois il continua ce manège, sans malencontre, sans dire mot, sans avoir à essayer une seule question, tant il avait une figure d'enterrement! Il acquit ainsi une certaine expérience qui le tira d'embarras dans un incident comique; et cette expérience consistait à ouïr bénévolement l'oraison funèbre prononcée sur chaque tombe où l'on jetait à chaque fois des fleurs: tournure obligée et de rigueur. Un jour, passant devant St.-Thomas-d'Aquin, il voit tous les préparatifs d'un magnifique convoi: c'était le second; il avait déjà fait le voyage de St.-Roch au Père la Chaise, dans la matinée. L'occasion était belle; il en profita. Le voilà en route: arrivé au terme accoutumé de ses courses, il se range avec les autres parens ou amis du notable mort, autour de la fosse. Celui qu'on avait chargé de l'éloge du défunt, s'était trouvé mal. Il fallait le remplacer. A l'air recueilli de M. de \*\*\*, l'on suppose qu'il pleure le mort et qu'il ne se refusera pas à prononcer quelques mots sur sa tombe. Il ignorait le nom qui faisait couler ses larmes. Il demande, d'un air d'intérêt, à la personne qui lui propose ce panégyrique, si la veuve du défunt était inconsolable: question qu'on peut toujours faire sans trop de risque. On lui répond affirmativement en parlant même des enfans. Cela lui suffisait; tout ce qu'il avait entendu depuis un an lui revient à l'idée, et il improvise l'éloge le plus attendrissant d'un homme dont il n'a su le nom que le lendemain en lisant, pour l'apprendre, les *Petites Affiches*, où chacun est régulièrement inscrit à son départ de Paris pour l'autre monde. Bref, la santé de M. de \*\*\* s'est rétablie; il n'est pas aussi gras qu'un moine, mais en enterrant les autres il a fait ajourner l'époque où l'on doit l'enterrer lui-même. J'oubliais de dire que la police fut avertie de l'apparition quotidienne de M. de \*\*\*, à un convoi d'apparat, au moins une fois par jour. Elle le fit suivre avec vigilance, mais dans tous les rapports il allait au Père la Chaise, et revenait chez lui. Il fut obligé de dire la cause, le motif; de montrer l'ordonnance, et l'on ne jugea pas qu'il fût nécessaire d'interrompre cet innocent régime. Il espère ne plus le reprendre.

## A THÉMIRE.

Aimer toujours ! en te voyant, Thémire,  
 Ce fut là le vœu de mon cœur ;  
 J'ai depuis lors, cent fois, dans mon délire,  
 Renouvelé ce serment enchanteur.  
 Mais contre toi mon cœur, pourtant, murmure ;  
 Accorde donc, pour embellir ses jours,  
 Un peu d'amour à celui qui te jure  
 D'aimer toujours.

N'aimer jamais, c'est flétrir l'existence,  
 Désenchanter les rêves du bonheur ;  
 Mais, je le sens, aimer sans espérance  
 Serait encore un plus affreux malheur.  
 Fixe mon sort, ô trop cruelle amie !  
 Dis si tu veux combler tous mes souhaits,  
 Ou si je dois, sacrifiant ma vie,  
 N'aimer jamais.

A. V.

## SYNONIMES.

INDISCRET; — VOLEUR; — PLAGIAIRE.

LE vol n'a pas besoin d'être défini; le plagiat est un vol littéraire, et l'indiscrétion est le mot qu'on semble vouloir mettre à la mode comme synonyme de l'un et de l'autre. Ainsi le voleur et le plagiaire ne seraient, si cette synonymie était admise, que des indiscrets. Le cardinal Duperron disait que Cacus, tirant à reculons les bœufs dans sa caverne pour faire croire à la trace de leurs pieds qu'ils venaient d'en sortir, était l'image du plagiaire. En effet, celui-ci, faisant tout ce qu'il peut pour s'approprier les productions d'autrui, tâche de les ajouter si bien qu'on croie qu'elles sont de son invention. La comparaison est aussi juste qu'ingénieuse; mais on n'y fait pas tant de façon aujourd'hui: on prend tout bonnement le cadre d'un autre, son plan, son genre, etc. etc. etc., et l'on se présente..... comme indiscret.

## VARIÉTÉS.

— Un homme, savant dans plusieurs branches des connaissances humaines, éclairé dans presque toutes, orateur éloquent, écrivain distingué, littérateur rempli d'instruction et de goût, législateur habile, magistrat plein de lumières et de fermeté, aimable, enjoué même, toujours lumineux et juste, constamment bon, simple et modeste, qu'on pouvait appeler *le bon homme*, non pas à la manière de La Fontaine, mais par un charme qui n'appartenait qu'à lui; M. de Malesherbes savait unir la simplicité et la bonté à l'absence de toute prétention. Quand on le voyait pour la première fois avec son habit marron à grandes poches, ses boutons d'or, ses manchettes de mousseline, son jabot barbouillé de tabac, et sa perruque ronde mal peignée et mise de travers, et qu'on l'entendait parler avec si peu d'affectation et de recherche, il était impossible d'imaginer qu'il fût le fils d'un chancelier de France, et le descendant de l'illustre famille de Lamoignon.

Une anecdote qu'il se plaisait à raconter, peint assez bien l'impression qu'il faisait d'abord, et l'opinion que sa manière d'être donnait de lui. Il traversait un jour les halles de très-grand matin, en s'arrêtant de tems en tems devant les marchands herboristes, avec l'intérêt et l'attention d'un homme versé dans la botanique. Deux femmes du peuple disputaient ensemble sur le nom et la qualité d'une plante médicinale, que l'une des deux voulait vendre à l'autre. — *Demandez plutôt à Monsieur.....*, dit la marchande, en montrant M. de Malesherbes qui passait, *il nous aura bientôt mises d'accord.* — Et en effet, M. de Malesherbes s'avança, indiqua fort nettement le nom et la famille de la plante qui avait occasionné la dispute; même ses vertus et ses qualités; et personne n'eut rien à répondre..... Il se retirait gaiement, fier de ce que son nom et sa célébrité étaient parvenus jusqu'à la halle et parmi les botanistes du peuple, lorsqu'un léger scrupule vint, ajoute-t-il, troubler sa gloire à ses propres yeux. Il retourna sur ses pas, pour demander à la marchande qui avait réclamé son autorité, pourquoi elle s'était adressée à lui. — *Est-ce que je n'ai pas vu tout de suite à votre figure que vous étiez un apothicaire, qui veniez acheter des herbes? et comme vous avez l'air d'un*

*bon homme, j'ai bien pensé que vous ne me refuseriez pas de nous d're le nom de cette plante, puisque c'est votre état de la connaître.*

— Les feuilles allemandes, sous la date de Varsovie, 4 mai, publient le fait suivant :

« Un Juif, aubergiste, à qui un voyageur anglais avait confié, pour la lui garder, une cassette qui contenait pour plus d'un million de valeurs, a nié ce dépôt lorsque le propriétaire le lui a demandé, et il a persisté en justice dans sa dénégation. Dans son désespoir, l'étranger a porté plainte devant le grand duc Constantin. Ce prince fit tous ses efforts pour amener l'aubergiste à un aveu, en lui promettant même son pardon. Tout fut inutile; alors S. A. S. porta la conversation sur d'autres objets, et ayant tiré sa montre, comme s'il doutait qu'elle allât bien, il dit au Juif de tirer la sienne, pour savoir au juste l'heure qu'il était. Le prince, feignant de trouver cette montre fort belle, lui proposa de l'échanger contre la sienne; l'aubergiste, qui ne perdait assurément pas au troc, y consentit avec empressement. Alors le prince s'étant retiré pour un moment dans son cabinet, envoya un de ses gens avec la montre du Juif, dire de la part de celui-ci à sa femme, qu'elle remît de suite au porteur la cassette dont il avait besoin pour des affaires qu'il allait conclure avec le grand duc. La femme, à qui l'exhibition de la montre de son mari ne laissait aucun doute, remît la cassette au valet-de-chambre. Le grand duc, ayant alors les moyens de convaincre le scélérat, lui offrit encore une fois son pardon, s'il voulait avouer son crime. Celui-ci persista obstinément dans sa dénégation, par sermens. Le prince le livra alors au tribunal militaire, qui le condamna à être fusillé par vingt juifs : ceux-ci exécutèrent si maladroitement cet ordre, que le coupable n'expira qu'après deux heures de souffrances. »

— Un Anglais qui voyageait, étant entré dans une auberge vers l'heure de midi, demanda combien il en coûtait pour dîner? — Trois francs, lui répondit l'hôtesse. — Et pour souper? — Cinquante sols. — Faites-moi servir à souper.

*A ce Numéro est jointe la planche 137.*